17

QUELQUES MOTS
SUR
LES QUINQUINAS USITÉS
ET SUR LEURS SUCCÉDANÉS.

THÈSE INAUGURALE

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Montpellier, le Août 1808;

PAR JEAN-BAPTISTE-MELCHIOR MARTIN,

natif de Pourcieux, Département du Var, Officier de santé de la Marine au Port de Toulon.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Mihi perpetuò satis erit veritatem, quoùsque illam assequi potui, laudavisse.

STHAL, *tract. hæmorr.*

A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE J.-G. TOURNEL, IMPRIMEUR DES ÉCOLES DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE, PLACE DE LA PRÉFECTURE, N.o 216.

1808.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10cm

A. S. E. MONSEIGNEUR.

MEYRONNET.

GRAND. MARÉCHAL. DU. PALAIS.

D E.

S. M. JÉRÔME-NAPOLÉON.

ROI. DE. WESTPHALIE.

GRAND - CROIX. DES. ORDRES.

DE. L'AIGLE-NOIR. ET. DE. L'AIGLE-ROUGE.

DE. PRUSSE. ETC. ETC. ETC.

L'AUTEUR.

DÉDIE. LE. PREMIER. FRUIT. DE. SES. ÉTUDES.

EN. TÉMOIGNAGE.

DE. SON. AMOUR. POUR. SA. PERSONNE.

DE. SON. ESTIME. POUR. SES. TALENS.

DE. SON. RESPECT. POUR. SA. MUNIFICENCE.

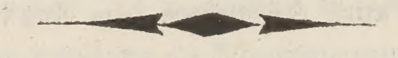
QUELQUES MOTS

SUR

LES QUINQUINAS USITÉS

ET

SUR LEURS SUCCÉDANÉS.



L'ART de guérir était déjà bien riche en médicamens, lorsque les Européens découvrirent le Nouveau-monde. Il le fut bien davantage après que, devenus citoyens de cette contrée nouvelle, ils sûrent utiliser les nombreuses productions qui croissent exclusivement sur ce sol.

Parmi ces dernières, l'on a justement signalé le quinquina. Doué de propriétés merveilleuses, il devient dans les mains du praticien habile une source féconde de cures surprenantes. Une heureuse expérience en démontre chaque jour les bons effets contre des maladies terribles; et plus d'une fois, par

son administration sage et mesurée, l'on dérobe, pour ainsi dire, à l'avide mort, la proie qu'elle croyait tenir. Aussi est-ce en vain que Plembius lance l'anathême contre ce précieux médicament; en vain invite-t-il aux *funérailles* du quinquina; sa *résurrection* n'est pas tardive; et Sébastien Badius qui la provoque, ne trouve que des sectateurs, ne compte que des apôtres.

C'est dans la nuit des temps que se perd le premier emploi de ce remède salutaire. Fixé dans l'Amérique méridionale, les Indiens apprirent à s'en servir contre les fièvres intermittentes, en imitant des lions de cette contrée qui, dit-on, atteints de ces mêmes fièvres, s'en délivraient en mangeant l'écorce de l'arbre du quinquina. Cette narration supposée véritable, l'instinct des animaux aura été encore une fois le précepteur des humains.

L'on a rapporté à une autre origine le premier emploi du quinquina. On prétend que des naturels du Nouveau-monde, travaillés de fièvres intermittentes, s'en délivrèrent en buvant de l'eau d'une rivière bordée par l'arbre du quinquina, dont les branches communiquaient la vertu fébrifuge à ce liquide. Il n'y a guère loin de cette observation intéressante à l'administration du quinquina; aussi est-il permis de présumer que de ce fait nous est venu l'emploi de ce remède inappréciable.

Les Indiens surent attacher le plus grand intérêt à la possession du quinquina, ainsi que le prouve le serment qu'ils firent d'en céler les vertus aux Européens; ce qui leur parut être la vengeance la plus juste et la plus générale qu'ils pussent

exercer contre ces despotes cruels qui venaient les asservir, et la plus propre, en conséquence, à satisfaire la haine qu'ils leur avaient vouée. Près d'un siècle et demi s'écoula sans que ce secret inhumain fut dévoilé. Mais, en l'année 1638, l'amour voulant servir l'humanité souffrante, rendit sensible le cœur d'une Péruvienne; la fièvre consume les jours d'un Espagnol qu'elle adore ; la vie et la mort en sont venues aux prises ; le quinquina peut seul ravir à la Parque sévère cet ami tant chéri : que peut en pareil cas l'obligation d'un serment cruel! Notre amante passionnée l'oublie sans peine ; elle court chercher l'écorce bienfaisante ; et l'heureux emploi qu'elle en fait signale une des époques les plus glorieuses de la médecine.

La reconnaissance, ce sentiment si doux, démasqua aussi le secret que les habitans du Nouveau-monde faisaient à leurs vainqueurs. Un Indien reçoit quelques services du Corrégidor de Loxa ; il veut les reconnaître ; et son cœur ne trouve pas de plus digne prix pour s'acquitter, que la révélation des vertus étonnantes dont jouit le *Corteza* des Péruviens, le *Cascara de Loxa*, aujourd'hui le quinquina ou quinaquina.

Ce n'est pas assez de ces deux aveux utiles, pour que ce médicament soit mis en usage par les Européens arrivés en Amérique ; il faut qu'une personne célèbre en essaye les effets, et que sa réputation naissante marche à l'appui d'un grand nom. La Comtesse *del Cinchon*, épouse du vice-Roi du Pérou, qui faisait sa résidence à Lima,

est en proie aux symptômes d'une fièvre intermittente tierce; aucun moyen ne peut en modérer l'intensité. Le Corrégidor de Loxa se rappelle la révélation de l'Indien; il apporte du quinquina; la malade en fait usage; et la fièvre, qui allait la plonger dans la nuit du tombeau, cède, comme par enchantement, à son administration.

Alors seulement commença le crédit du quinquina. Répandu dans toute l'Amérique méridionale par les bienfaits de la Comtesse, ce qui lui valut les noms de *poudre de la Comtesse*, *poudre del Cinchon*, il fut apporté en Espagne, en 1640, et y jouit en peu de temps d'une telle confiance, que Jean de Vega, premier médecin du vice-Roi, le vendait à Séville cent réaux la livre.

Il était réservé aux prêtres de la Société de Jésus de faire connaître à toute l'Europe l'écorce péruvienne. L'occasion fut heureuse. Le procureur-général de l'ordre en Amérique, se rendant à l'assemblée générale des Jésuites à Rome, en 1649, fit un chargement considérable de quinquina. Il le distribua à chacun de ses confrères qui, retournant dans leurs foyers, s'en servirent avec un succès étonnant contre les fièvres d'accès, et le vendirent, trop cher peut-être, sous les noms de *poudre des Pères*, *poudre Jésuitique* et *poudre du Cardinal de Lugo*, quand ce pieux Prélat du sacré collége le faisait distribuer gratis aux pauvres de la ville de Rome.

La célébrité de ce spécifique se répandait dans toute l'Europe; mais bientôt il éprouva le sort de toutes les découvertes. Plusieurs médecins, soit par esprit de parti, soit par haine

contre toute innovation, en combattirent l'usage et parvinrent à le discréditer. Le quinquina eut pourtant encore des parti sans; car il fut tour-à-tour absout et condamné jusqu'à l'année 1679, époque à laquelle l'anglais Robert Talbot, préconisa de nouveau ses vertus; les établit par des cures merveilleuses, qu'il opérait en administrant ce remède à de plus fortes doses qu'on ne l'avait fait avant lui; et rendit ainsi à la médecine un secours qu'elle n'aurait dû jamais perdre.

Ce secours introduit alors en France sous le nom *de remède anglais*, resta inconnu dans sa nature. Les effets étonnans qu'il opérait fixèrent l'attention de Louis XIV, qui en fit l'acquisition, et en ordonna la vente à un prix assez modéré, pour que tout son peuple pût en user au besoin. Ainsi, le siècle de ce grand Prince, ce siècle mémorable par tant d'actions magnanimes, par tant de victoires glorieuses, par tant de travaux utiles, l'a été encore par l'acquisition d'un de nos plus précieux remèdes.

Nous arrivons à cette époque remarquable où le quinquina devient d'un usage tellement général, que bientôt la quantité de celui qu'on recueille aux environs de Loxa, ne peut suffire aux besoins et aux demandes de l'Europe. La cupidité, cette passion vile qui ne sait rien respecter, porte le marchand du Nouveau-monde à substituer au quinquina d'autres écorces qui sont à peu près semblables. Ce remède changé dans sa nature l'est aussi dans ses effets; et délà naissent ces contestations ultérieures, ces controverses nouvelles qui, d'une part, font préconiser les vertus suprêmes du quinqnina par Sydenham,

Morton, Hoffmann, Rosen, Fritze, Triller, Camerarius, etc.; pendant que, d'autre part, Etmuller, Baglivi, Ramazzini, Sthal, Juncker et Boerrhaave s'élèvent avec force contre ce fébrifuge, en condamnent et repoussent l'emploi médicinal.

Heureusement pour l'espèce humaine, l'opinion de ces derniers n'entraîna pas celle de tous les fils d'Epidaure. Medicus, d'Aurivil, Pringle, Lind, Home, Lautter, Cleghorn, mais surtout Torti et Werlhoff, chantent les miraculeux effets de l'écorce Péruvienne; ils établissent les principes de son administration; et bientôt l'Ecole de Montpellier voit confirmer ces principes par d'ingénieuses recherches, que font tour-à-tour Barthez, Leroy, Fouquet, Grimaud, Baumes et Dumas.

La science médicale avait de trop grands avantages à se promettre de l'histoire naturelle et de la chimie, pour ne pas en appeler à ces deux sciences physiques dans l'étude du quinquina. L'on sait quels puissans secours lui ont prêtés les travaux de la Condamine, Tournefort, Linné, Joseph de Jussieu, Vahl, Gmelin, Ruiz, Pavon, Mutis, Zéa, Humbold, Bonpland, pour la détermination des espèces; l'on sait aussi quelles ressources elle a trouvées dans les analyses de Geoffroy, Spielmann, Cartheuser, Saunders, Bucquet, Cornette, Percival, Kentish, Mallet, Le Vavasseur, Fourcroy, Deschamps, Seguin, Westring, Marabelli, Cadet et Vauquelin, par la connaissance qu'elles ont fournie des matériaux constituans du quinquina.

Quand des hommes, tels que ceux que je viens de nommer, consacrèrent leurs veilles à l'étude d'un sujet, ce sujet ne peut

qu'être bien connu. Je vais tâcher d'établir cette assertion par rapport au quinquina, que je me propose d'examiner, 1.º dans son histoire naturelle; 2.º dans son analyse chimique; 3.º dans les préparations pharmaceutiques qu'il fournit; 4.º dans son emploi médicinal; observant toutefois de déterminer soigneusement les différences les plus tranchantes qu'offrent les espèces diverses; car cet écrit est consacré aux quinquinas usités.

Mon sujet a ce désavantage qu'il préconise une substance que l'on ne trouvera bientôt plus dans le commerce, et qui, dans le moment actuel, est portée à un tel prix (1), que le médecin ne peut guère se permettre de la prescrire à la classe nombreuse des ouvriers, des cultivateurs et des indigens. Cette considération pénible m'a fait un besoin d'énumérer quelques-uns des succédanés du quinquina, notamment ceux dont les effets fébrifuges sont le moins mis en doute, et comptent, comme approbateurs, les autorités les plus imposantes.

Ce dernier article, traité soigneusement, suffirait pour prêter quelqu'intérêt à cet opuscule, si la tâche que j'ai à remplir ne surpassait de beaucoup mes faibles moyens; et si des devoirs impérieux ne m'obligeaient de mesurer l'étendue de mon très-faible ouvrage sur les instans fort courts qu'ils me laissent pour sa rédaction. J'ai l'espérance que MM. les savans Professeurs d'une école dont ils perpétuent l'antique célébrité, voudront bien me tenir compte de cette circonstance; et qu'ils

(1) Au moment où j'écris l'once de quinquina se vend 15 fr. à Montpellier.

me permettront de leur dire avec la Bruyère: « on peut exiger » beaucoup de celui qui devient auteur par amour de la gloire » et de l'intérêt; mais un homme qui n'écrit que pour remplir » un devoir, dont il ne peut se dispenser, une obligation qui » lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence » de ses lecteurs ».

SECTION PREMIÈRE.

Histoire naturelle des quinquinas usités.

Le végétal qui, dans le principe, a fourni le quinquina aux habitans de l'hémisphère américain, n'est pas celui qui le donne aujourd'hui, ou au moins n'est-il pas le seul. Cette assertion, avancée par La Condamine (1), a été confirmée par Jussieu qui rapporte au *myriospermum pedicellatum* la plante dont les Péruviens employèrent l'écorce pour la guérison des fièvres. L'usage en étant devenu général, et cette plante ne fournissant pas assez d'écorce, on lui substitua celle du *cinchona officinalis*, à laquelle les Européens donnèrent également le nom de quinquina ou de quina-quina. L'on confondit ainsi le nouveau fébrifuge avec l'ancien; bientôt celui-là prévalut assez sur celui-ci, pour le faire presque entièrement oublier.

---

(1) Mémoires de l'académie des sciences, année 1738.

C'est en effet au genre *cinchona* de Linné, famille des rubiacées de Jussieu, qu'appartiennent les écorces appelées quinquina. Ce genre ne comptait que trois espèces chez le réformateur de la botanique ; Gmelin en a porté le nombre à huit ; mais les recherches de Mutis, de Zéa de Ruiz et Pavon, de Lambert, de Humbold et Bonpland ont fait connaître que ce genre renferme vingt-une espèces.

Je l'ai déjà dit, le quinquïna est indigène au Nouveau-monde. Il croît naturellement dans les forêts, ainsi que sur les montagnes. On le trouve abondamment au Pérou, près de Loxa ou Loja, dans la province de Quitto. Il n'est pas moins commun dans l'Amérique méridionale, à Fusagasuga, aux envirous de Santa-Fé de Bogota, où il conviendrait de l'exploiter en grand ; car les propriétés dont il jouit lui permettent de rivaliser avec celui du Pérou. On le trouve encore aux Antilles, à St.-Domingue, à la Martinique, à la Nouvelle-Grenade, à Ste.-Lucie, à la Guadeloupe ; il existe pareillement à Manille, près de Santa-Cruz de la Laguna, à la Jamaïque, etc. etc.

Le quinquina trouvé dans ces divers lieux n'est pas le même : ce sont différentes espèces de *cinchona*, dont toutes forment des arbrisseaux ou des arbres plus ou moins élevés, qui ont des feuilles opposées, et des fleurs assez grandes en bouquets terminaux, suivant Brisseau-Mirbel (1). Chacune de ces fleurs

---

(1) Buffon, hist. nat. édit. de Sonnini, tom. XIV, pag. 17, de l'histoire des plantes.

est composée d'un petit calice à cinq dents et en forme de cloche ; d'une corolle à tube long divisé en son limbe en cinq découpures plus ou moins étroites, la plupart velues à leur sommet ; de cinq étamines à filets très-courts, insérés sur le milieu du tube de la corolle, et terminés par des anthères courtes.

Les vingt-une espèces de *cinchona* que j'ai dit être admises aujourd'hui, sont les suivantes : *cinchona officinalis*, Linné et Vahl ; *C. pubescens*, V. ; *C. macrocarpa* ; V. ; *C. hirsuta*, Ruiz et Pavon ; *C. purpurea*, R. P. ; *C. ovata*, R. P. ; *C. lanceolata*, R. P. ; *C. magnifolia*, R. P. ; *C. acutifolia*, R. P. ; *C. micrantha*, R. P. ; *C. grandulifera*, R. P. ; *C. dichotoma*, R. P. ; *C. rosea*, R. P. ; *C. philippica*, Cavanilles ; *C. longiflora*, Lambert ; *C. caribæa*, Linné ; *C. corimbefera*, Linné ; *C. lineata*, V. ; *C. floribunda*, V. ; *C. brachicarpa*, V. ; *C. angustifolia*, Swartz.

La médecine ne se sert pas de toutes les espèces de quinquina dont je viens de faire l'énumération d'après Brisseau-Mirbel. Elle n'en utilise guère que cinq, ainsi que l'enseigne le docteur Alibert, dans la deuxième édition de ses nouveaux élémens de thérapeutique et de matière médicale. Plusieurs autres espèces pourraient être avantageusement employées ; comme elles ne l'ont pas encore été, je bornerai mon examen aux seules espèces usitées.

I.re ESPÈCE USITÉE.

Quinquina brun, quinquina gris ou quinqnina de Loxa; cinchona officinalis, *Linné*; cinchona condaminea, *Humboldt et Bonpland.*

Cette première espèce officinale est véritablement celle qui a été le plus anciennement connue et employée. La Condamine la trouva dans le territoire de Loxa, sur les montagnes de Cajanuna, Uritucinga, ainsi que près de Guancabanca, etc.

L'arbre du quinquina brun ou gris parvient à une élévation très-considérable. Ses feuilles offrent un petit enfoncement dans l'aisselle de chaque nervure principale. L'écorce mince et roulée qu'il donne est d'un brun-rouge foncé à l'extérieur, et d'un rouge pâle à son intérieur; l'épiderme qui la recouvre est plus foncé que le liber, qui est d'un jaune orangé,

Ce quinquina n'a presque pas d'odeur; sa saveur offre d'abord quelque chose d'analogue à celle de la réglisse. M. Bonpland assure que c'est l'espèce la plus précieuse qu'on ait introduite dans le commerce: malheureusement on l'y trouve presque toujours falsifiée.

II.e ESPÈCE USITÉE.

Quinquina orangé ; Cinchona lancifolia, *Mutis* ; cinchona tulita, *Lopez* ; cinchona nitida, *Ruiz et Pavon.*

Cette deuxième espèce officinale n'est pas celle qui a été employée la première, quoi qu'en aient dit plusieurs auteurs. Elle vit sur les grandes chaînes de montagnes, connues dans l'Amérique méridionale sous le nom des Andes ; elle se trouve aussi dans les forêts de Santa-Fé de Bogota, à Fusagasuga. Au reste, cette espèce n'est pas très-commune dans tous ces lieux ; elle semble même se perdre ; car le commerce ne l'offre plus. Il serait bien utile que l'on s'occupât à la repropager dans le Nouveau-Monde ; surtout si, comme l'assure Mutis (1), c'est dans cette espèce de quinquina que réside la vertu fébrifuge par excellence.

L'arbre qui fournit l'écorce dite quinquina orangé, a une hauteur de trente à quarante-cinq pieds. Ses feuilles sont dures, coriaces, luisantes et ovales-pointues ; ses fleurs forment de petits bouquets rameux ; elles sont d'un blanc rougeâtre ; leurs étamines dépassent la corolle.

L'écorce de cette espèce est facile à confondre avec celle du quinquina jaune ; on la distiugue pourtant en ce qu'elle

---

(1) Papel periodice de Santa-Fé, 1792.

est fauve à l'intérieur ; à l'intensité de couleur qu'elle acquiert quand on la réduit en poudre, ou qu'on la mouille ; et à sa teinture qui reste la même quand elle est faite à froid et à l'eau, tandis qu'elle devient plus vive lorsqu'on la fait bouillir, ou lorsque l'infusion est faite avec l'alcool.

III.e ESPÈCE USITÉE.

Quinquina rouge, cinchona oblongifolia, *Mutis* ; C. magnifolia, *Ruiz et Pavon.*

Cette troisième espèce officinale a immédiatement succédé à la précédente. Elle croît abondamment au Pérou et à Santa-Fé de Bogota, proche de Cichao, de Cuchero et de Chacaguasi. Elle varie d'une manière assez sensible pour faire croire que, quoique de couleur rouge, elle ne provient pas toujours du même arbre.

Celui dont on tire l'écorce dite quinquina rouge, a une cime touffue et offre cent vingt pieds d'élévation (1) ; ses feuilles sont amples, ovales et luisantes ; ses fleurs forment des pannicules très-rameuses et longues d'un pied, elles sont blanches et odorantes comme celles de l'oranger.

L'écorce de ce quinquina est grise extérieurement, roussâtre intérieurement ; sa saveur est amère ; elle augmente de couleur

---

(1) Michael Rhode, *monographiæ cinchonæ generis tentamen.*

lorsqu'on la pulvérise et quand on la mouille. Infusée à froid dans l'eau, le liquide alors d'une couleur rouge foncée, brunit par l'ébullition. De toutes les écorces de quinquina c'est celle que l'on emploie le plus souvent.

IV.e ESPÈCE USITÉE.

Quinquina jaune, cinchona cordifolia, *Mutis*; C. pubescens, *Vahl*; C. micrantha, *Ruiz et Pavon*.

Cette quatrième espèce n'est devenue officinale qu'en 1740. Il est pourtant vraisemblable qu'avant cette époque on s'en était servi en médecine, en la prenant pour du quinquina orangé avec lequel j'ai dit qu'il est facile de la confondre. Elle habite les Andes, au Pérou; elle se trouve aussi à Santa-Fé de Bogota.

L'arbre du quinquina jaune a une élévation de quinze jusqu'à vingt-quatre pieds; ses feuilles sont ovales, obtuses, et ses fleurs beaucoup plus petites que dans les autres espèces de ce genre, elles sont blanches en dedans, rouges en dehors, et forment une panicule très-grande.

L'écorce que donne cet arbre est d'un jaune paille, qui pâlit lorsqu'on la pulvérise; mais elle devient un peu plus foncée par l'infusion, surtout quand elle a été faite à chaud. Elle est fortement amère.

V.e ESPÈCE USITÉE.

Quinquina blanc, cinchona ovalifolia, *Mutis*; cinchona macrocarpa, *Vahl.*

Cette cinquième espèce est une acquisition toute nouvelle en médecine. Elle fut d'abord discréditée; mais les propriétés qui lui ont été reconnues font désirer qu'elle devienne commune dans le commerce. Elle n'existe à notre connaissance que dans le Royaume de Santa-Fé.

Le végétal qui porte le nom de quinquina blanc a ses feuilles oblongues, un peu velues en dessous et marquées de côtes; les fleurs sont grandes et soutenues par des pédoncules remarquables par leur grosseur; son écorce est extrêmement amère, avec un goût acerbe très-désagréable; elle est mince et d'un blanc basané, qui est aussi la couleur des teintures qu'elle donne.

Il convient, peut-être, de dire quelque chose de l'écorce antifébrile que l'on appelle *quinquina pitton*. Il paraît que dans le principe cette épithète fut réservée exclusivement pour les écorces prises sur les arbres qui croissent au sommet des montagnes; dans la suite elle a été appliquée à celle que donne le *cinchona caribœa* de Linné. Aujourd'hui on la consacre à l'écorce du *cinchona montana* de Badier, ou *cinchon floribunda* de Swartz et de Vahl, qu'on trouve en abondance à la Martinique, à Sainte-Lucie, à la Guadeloupe, etc.; et que

l'on reconnait à la couleur grise de son épiderme, qui revêt un parenchyme fibreux d'un brun pâle; l'écorce a une forme roulée; sa teinture aqueuse offre une couleur rouge de sang veineux.

Parmi les espèces officinales de quinquina que nous venons d'admettre, celle dite rouge est la plus demandée, et peut-être la mieux connue dans ses propriétés. Viennent ensuite, et dans cet ordre, l'espèce grise, l'espèce jaune, l'espèce dite pitton, l'espèce blanche et l'espèce orangée.

Pour se procurer le quinquina, l'on écorce l'arbre depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Novembre. Quelques voyageurs assurent que cette opération se pratique aussi en d'autre temps. Il ne faut pour cela qu'entamer l'écorce et aller jusqu'en bas, en pesant sur l'entamure qu'on a faite d'abord. L'écorce enlevée est séchée au soleil, après quoi on l'emballe pour l'expédier à Cadix, d'où elle est répandue dans toute l'Europe.

Les observations du savant Mutis et de son collaborateur Zéa, ont établi que l'écorce du tronc et des grosses branches est plus active que celle des petites; et que celle des vieux arbres est préférable à celle des jeunes. Il est aussi démontré, d'après ces mêmes observations, que ce médicament est d'autant plus énergique qu'il compte une plus longue suite d'années.

SECTION SECONDE.

Analyse chimique des quinquinas usités.

Ce n'est pas assez pour la médecine que l'histoire naturelle l'éclaire sur les diverses espèces d'un même médicament dont le praticien fait usage ; il faut encore que le flambeau de l'analyse chimique guide son génie, dans les préparations et le juste emploi qu'il doit en faire.

Cette vérité éternelle n'a pas été méconnue pour le quinquina. On peut en juger par le très-grand nombre d'analyses qui ont été faites des différentes sortes de ce remède fébrifuge. Mais la plupart de ces analyses sont loin d'offrir ce degré d'intérêt que l'on s'en était promis. Entreprises dans des temps où la science des corps n'était guère riche en moyens analytiques, plusieurs de ces analyses ont resté presque sans utilité pour l'art de guérir.

Ce ne doit être qu'à Fourcroy qu'il faut rapporter la première analyse exacte du quinquina (1). Après lui, plusieurs chimistes ont offert des choses précieuses sur cette écorce salutaire ; mais personne ne s'en est plus fructueusement occupé que Vauquelin (2). Il est fâcheux que dans son travail les quinquinas analysés n'aient pas été déterminés par les

---

1) Encyclop. méthod., part. chim., art. analyse du quinquina de St.-Domingue et du Pérou ; Tom. II, pag. 279.

(2) Ann. de chim., Tom. LIX, pag. 113.

dénominations et les caractères botaniques. Offrons un résumé succint des travaux de ces savans sur cette partie de la science.

Comme substance végétale, le quinquina se compose de divers matériaux immédiats de la végétation. Parmi ceux qu'il importe de faire remarquer, en raison du rôle important qu'ils jouent dans cette écorce, je citerai préférablement le kinate de chaux, le produit analogue aux corps résineux, et cet autre produit analogue aux corps muqueux. Vauquelin, mieux que tout autre, nous les a fait connaître il y a deux années.

1.° *Kinate de chaux.* En faisant l'analyse du quinquina de St.-Domingue et de celui du Pérou, Fourcroy remarqua une substance, *sui generis*, prédominant sur toutes les autres, dont le caractère essentiel, selon lui, est de devenir insoluble par l'oxigénation. Deschamps (1) s'est élevé contre ce sentiment, et a prétendu que cette substance n'est pas le résultat d'une oxigénation faite pendant l'opération : c'est, dit-il, un dépôt qui, parfaitement dépouillé de la matière extractive résineuse, n'est ni une fécule, ni une terre, ni le produit d'une résine décomposée, mais entièrement un sel calcaire dont l'acide est encore indéterminé. Vauquelin a trouvé ce sel dans les différentes espèces de quinquinas. Il a partagé l'opinion du pharmacien de Lyon sur la nature de ce produit, et a proposé de nommer *acide kinique* l'acide particulier qui, dans les *cinchona*, est saturé par la chaux.

---

(2) Journal des pharmaciens de Paris.

A peine eût-on découvert ce sel de quinquina, kinate calcaire, qu'on lui attribua la vertu fébrifuge. Il est notoire que des fièvres intermittentes ont été fructueusement combattues par deux prises de ce sel, d'un demi-gros chacune. Cependant il est permis de ne pas accorder une entière confiance à ce remède, et de ne pas voir en lui le *nec plus ultrà* des fébrifuges.

2.° *Produit analogue aux corps résineux.* Vauquelin regarde ce produit trouvé dans le quinquina comme une substance végétale particulière dont les chimistes n'ont pas encore bien connu les propriétés. Il lui trouve quelques analogies avec les corps résineux, quoiqu'il fournisse de l'ammoniaque à la distillation.

Ce produit, de couleur brune, de saveur amère, moins soluble dans l'eau que dans l'alcool, précipite l'infusion de tan et de noix de galle, de même que la solution de tartrite antimonié de potasse, mais non pas celle de colle-forte.

Ces faits aperçus par Seguin, lui firent admettre dans le quinquina un produit analogue à la gélatine; et regardant cette matière comme le principe essentiellement médicamenteux des écorces fébrifuges, il proposa de substituer la gélatine au quinquina, dans les fièvres qui en réclament l'usage. Nous verrons ailleurs que cette proposition n'a pas eu un résultat plus utile, que n'a été vraie l'existence d'un corps gélatineux dans le quinquina (1).

---

(1) Depuis long-temps l'on cherche un moyen propre à faire reconnaître les

Ce corps que nous avons dit se rapprocher des résines, est manifestement fébrifuge ; puisqu'il est d'observation que le quinquina a d'autant plus de vertu qu'il précipite davantage l'infusion d'écorce de tan et de noix de galle. Il ne faut pourtant pas conclure de cette vérité, qu'à ce corps appartient exclusivement cette vertu, car il manque dans plusieurs espèces de quinquina, quoique ces espèces soient très-propres à guérir la fièvre.

3.° *Produit analogue aux corps muqueux.* D'après Vauquelin, ce produit du quinquina est une substance qui a plu-

---

bonnes espèces de quinquina d'avec les mauvaises et d'avec celles qui sont avariées. Jusqu'ici le moyen employé n'a été fondé que sur quelques propriétés physiques, souvent trompeuses, telles que la couleur, l'odeur, la saveur, la cassure, la compacité, etc. ; qualités qui, toutes, prêtent beaucoup à l'arbitraire, puisque c'est, comme l'observe Vauquelin, par les sens et l'habitude qu'on juge la qualité bonne ou mauvaise du quinquina.

Seguin a proposé un moyen différent, basé sur l'existence et la non-existence de ce produit particulier auquel j'ai dit qu'il rapportait la vertu fébrifuge de l'écorce péruvienne. Suivant lui, l'infusion aqueuse des bonnes espèces de quinquina possède exclusivement la propriété de précipiter l'infusion du tan ; tandis qu'au contraire, les mauvaises espèces précipitent la dissolution de gélatine animale.

Si l'assertion de Seguin était générale pour tous les quinquinas, la médecine en retirerait de grands avantages, puisque non-seulement elle jugerait des qualités absolues de cette écorce, mais qu'elle déterminerait aussi la mesure des qualités respectives des diverses espèces de quinquina, par l'abondance plus ou moins grande des précipités obtenus. Cela ne peut être ainsi, puisque nous avons établi que plusieurs quinquinas guérissent la fièvre, quoique ne précipitant pas la solution de tan.

sieurs rapports avec la matière muqueuse. Il présente une couleur grisâtre, une saveur amère et astringente ; il est plus soluble dans l'eau que dans l'alcool ; enfin il précipite fortement la gélatine, mais non pas le tartrite antimonié de potasse.

C'est sans doute de ces faits qu'est parti Westring (1) pour admettre le tannin dans le quinquina, auquel il a rapporté la vertu fébrifuge de cette écorce, qu'il a dit consister dans la force tannante. C'est vraisemblablement aussi sur ces faits que s'est appuyé Cadet (2), lorsqu'il a annoncé un principe amer dans ce médicament exotique ; principe qu'il regarde comme très-actif, puisque, dit-il, sa présence et son absence doivent être tenues en compte dans les prescriptions médicales.

Je ne contesterai pas que ce produit analogue aux corps muqueux ne jouisse de la vertu anti-périodique et fébrifuge ; mais je me garderai bien de la lui accorder exclusivement ; car ce corps manque dans plusieurs quinquinas dont les effets salutaires ne peuvent être mis en doute.

Au reste, il en est de ce dernier comme des précédens. Tous trois offrent à la médecine des moyens efficaces contre les fièvres d'accès ; mais nul ne peut à lui-seul remplacer le quinquina qui les réunit en plus ou moins grand nombre. Peut-être que leur réunion est nécessaire ; peut-être aussi faut-il que cette réunion comprenne plusieurs des autres matériaux du quinquina pour que la vertu fébrifuge de cette écorce soit éner-

(1) Ann. de chim., Tom. XXXII, pag. 176.

(2) Dictionn. de chim., Tom. IV, pag. 11.

gique, et pour qu'elle soit le véritable correctif de la fièvre d'accès.

Je borne à ce qu'on vient de lire, l'analyse chimique du quinquina. L'on me reprochera sans doute d'avoir tû plusieurs des substances trouvées dans cette écorce, et de n'avoir pas examiné toutes les espèces usitées. Ce travail était dans mes projets : mais le vice de la plupart des analyses qui ont été faites, et l'embarras de rapporter aux espèces officinales le beau travail de Vauquelin, me laissent le regret de ne pas faire davantage pour cette partie de ma thèse.

TROISIÈME SECTION.

Préparations pharmaceutiques des quinquinas usités.

Les substances que l'art de guérir emprunte à la nature pour le soulagement de l'espèce humaine, ne servent pas seulement dans leur état naturel; le pharmacien en modifie leur forme physique, dénature leur constitution chimique, et les dispose ainsi à fournir une foule de remèdes différens.

Ce que je viens de dire arrive au quinquina. Les préparations variées qu'on lui fait subir font, de cette écorce, un assez grand nombre de médicamens, selon le mode et le degré de solubilité des différens matériaux immédiats qui la constituent.

Je ne veux exposer ici que ceux de ces médicamens dont l'énergie n'est pas équivoque. Je crois les offrir dans un ordre

méthodique, en les classant comme il suit : 1.° préparations qui contiennent le quinquina en substance; 2.° préparations qui n'en retiennent que les matériaux solubles dans l'eau ; 3.° préparations qui n'en offrent que les parties solubles dans l'alcool; 4.° préparations qui ne comprennent que le produit de la fermentation.

§. I.er *Préparations qui ne contiennent que le quinquina en substance.*

Il est d'un aveu général que, dans le plus grand nombre de cas, il convient d'administrer le quinquina en substance, parce qu'il conserve ainsi toute son action médicamenteuse; il faut alors le pulvériser.

Poudre de quinaquina. Cette préparation (1) demande un soin particulier. Il faut, dit Beaumé (2), mettre de côté la première portion obtenue, et n'employer que celle qui vient après; car elle est bien plus active. Cette poudre est administrée depuis la dose de plusieurs grains jusqu'à celle de quelques onces, selon les circonstances. On la fait avaler en suspension dans de l'eau, du vin, une émulsion, etc., ou bien l'on en prépare les remèdes qui suivent.

---

(1) Je préviens que je me dispenserai de déterminer l'espèce de quinquina qui doit être préférée pour obtenir les préparations que je vais rapporter, *sans m'occuper du manuel.* La chose ne me semble pas d'une absolue nécessité : pourtant elle pourrait être utile dans l'exercice pharmaceutique.

(2) Elémens de pharmacie, VIII.e édition, pag. 106.

A. *Bols de quinquina.* A l'aide de quantité suffisante de sirop ou de miel, l'on réduit en bols le quinquina.

B. *Electuaire de quinquina.* Même procédé que ci-dessus.

C. *Onguent de quinquina.* Je désigne ainsi une préparation onguentacée que Schwilgué (1) recommande d'appliquer sur les surfaces suppurantes, quand le quinquina y est nécessaire.

D. *Liniment de quinquina.* Le même auteur indique d'étendre le quinquina dans une petite quantité de suc gastrique ou de salive, etc., pour en former un liniment. Pinel et Alibert se sont bien trouvés de ce remède dans le traitement des fièvres intermittentes.

E. *Vêtemens doublés de quinquina.* Le docteur Pye, d'Angleterre, logeait la poudre de quinquina dans des vêtemens; après lui, Barthez en a interposé dans une chemise faite avec deux toiles très-fines, et a mis fin aux paroxismes d'une double tierce.

§. II. *Préparations qui ne retiennent du quinquina que les matériaux solubles dans l'eau.*

L'on ne peut pas toujours administrer le quinquina en substance: dans plus d'un cas il fatiguerait l'estomac, et le malade ne pouvant le supporter, ne tarderait pas à le vomir. L'on remédie à ce désavantage, en n'employant de cette écorce que les matériaux solubles dans l'eau, ce qui oblige de recourir à l'infusion et à la décoction.

---

(1) Traité de matière médicale, tom. II, pag. 43.

1.° *Infusé aqueux de quinquina.* Outre les divers produits solubles que l'eau prend aux matières végétales, elle prend aussi au quinquina les trois substances, essentiellement médicamenteuses, que l'analyse nous a fait trouver dans cette écorce. La préparation qui en résulte s'administre comme tonique et légèrement fébrifuge, par verres, de distance en distance, sous les noms d'*eau* et *de tisane de quinquina.*

L'infusé aqueux de quinquina fournit quelques préparations pharmaceutiques, dans le nombre desquelles il ne sera pas inutile d'examiner les suivantes.

A. *Sirop de quinquina aqueux.* Ce médicament administré comme tonique et fébrifuge, se donne par cuillerées pur ou étendu dans un véhicule. Deschamps (1) a prétendu le rendre plus actif, en ajoutant de la magnésie à l'infusé aqueux de quinquina. Il pense que cette terre déplace la chaux de l'*acide kinique* pour s'unir à lui, et que l'infusé contenant ainsi du *kinate de magnésie*, donne avec le sucre *un sirop de quinquina magnésien.*

B. *Extrait mou et aqueux de quinquina.* On emploi cet extrait quand il convient d'ingérer beaucoup de quinquina sous peu de volume. Alors on en prescrit deux ou trois gros délayés dans un véhicule, ou bien réduits en *pilules*, ou bien encore portés à l'état de *pastilles*, que l'on prépare avec une partie d'extrait, quatre de sucre, et s. q. de mucilage adragant.

C. *Extrait sec et aqueux de quinquina.* Le comte de la

---

(1) Journal des pharmaciens de Paris, page 387.

Garays a nommé cette préparation, sel essentiel de quinquina (1). A son procédé long et pénible, il en a été substitué un autre bien plus actif. Mais ni celui-là, ni celui-ci ne donnent, selon Vauquelin, une préparation bien faite; parce que, dit-il, l'on a suivi jusqu'à présent, pour l'obtenir, une marche toute contraire à la bonne.

D. *Kinate de chaux.* J'ai déjà parlé de ce produit comme l'un des matériaux constituant du quinquina. La médecine pouvant trouver en lui un remède, je crois devoir classer ce produit nouveau parmi ceux qu'elle emprunte à l'écorce fébrifuge. C'est un sel blanc, presque insipide, attaquable par beaucoup de réactifs, formé d'un acide indéterminé, etc. etc., dont la préparation a été très-bien décrite par Deschamps (2).

2.° *Décocté aqueux de quinquina.* Pour obtenir cette préparation, il faut avoir soin de faire bouillir dans de l'eau le quinquina en poudre, et non simplement contusé, après quoi l'on passe aussitôt le liquide à travers une étamine; car si l'on attendait le refroidissement, il se ferait une précipitation sensible qui dénaturerait le produit.

L'on fit jadis, et l'on fait encore, un grand usage du décocté aqueux de quinquina, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, ce qui fournit les *tisanes*, les *apozèmes*, les *gargarismes*, les *lavemens*, les *fomentations*, les *bains*, les *pédiluves de quinquina*, de même que le *sirop*, l'*extrait mou* et l'*extrait*

---

(1) Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels, etc.

(2) Annal. de chim., tom. XLVIII, pag. 65.

sec de cette écorce. Les vices qu'on a reprochés à cette préparation prouvent combien l'*infusé* serait préférable; et légitiment, sans doute, le soin que j'ai eu de classer ces derniers médicamens dans les produits que donne l'infusé aqueux de quinquina.

§. III. *Préparations qui n'offrent du quinquina que les parties solubles dans l'alcool.*

Il n'y a pas long-temps que la médecine en appelle à l'alcool, pour extraire du quinquina partie des matériaux qui peuvent servir comme médicamens. Je n'ignore point que les pharmacopées offrent la recette d'un alcool de quinquina composé; mais cette préparation est d'un usage tellement rare que je ne craindrai pas de croire, avec le docteur Chrestien (1), que nous lui devons l'infusé et l'extrait alcooliques de quinquina qui vont m'occuper.

1.° *Infusé alcoolique de quinquina.* Le docteur Chrestien, pour faire cette préparation, fait infuser deux parties de quinquina dans vingt-quatre d'alcool à trente-six degrés de l'aréomètre de Baumé, et quelquefois à vingt-deux. Il observe que l'on pourrait composer extemporanément cet infusé, en broyant de l'extrait alcoolique de quinquina dans l'alcool. Parmentier fait avec ce même infusé *le vin de quinquina*; seulement son infusé alcoolique est-il un peu plus composé.

---

(1) De la méthode iatroliptice.

L'on administre à l'intérieur l'infusé alcoolique de quinquina par cuillerées, pur ou étendu dans un véhicule. Son emploi le plus fréquent se fait néanmoins à l'extérieur. Chiarenti, Brera, Vacca-Berlinghieri, Pinel, Alibert, Chrestien, etc. en ont tiré parti pour combattre certaines affections, et ont créé ainsi une méthode d'absorption ou iatroliptice. Le dernier, plus que tout autre, a fait un emploi heureux de l'infusé alcoolique de quinquina administré extérieurement contre des fièvres intermittentes, contre des fièvres continues, et même contre d'autres genres de maladies. Quelques praticiens en ont obtenu des effets salutaires, administré en frictions, alors même que pris à l'intérieur ce moyen était resté infructeux.

2.° *Extrait alcoolique de quinquina.* Cet extrait n'était presque pas en usage, avant que M. Chrestien, l'un des plus habiles praticiens, l'eût préconisée. Jusqu'à lui, les médecins avaient pensé que la prétendue résine de quinquina n'était que tonique, et que l'extrait aqueux seul pouvait être fébrifuge. Le docteur de Montpellier a fructueusement renversé cette idée, en l'administrant dans les cas de fièvres intermittentes, etc. etc. Pour en rendre l'action plus énergique, et en faciliter la solution dans l'eau, ce médecin habile triture une partie de cette substance avec demi-partie de carbonate sur-saturé de potasse et vingt-quatre parties d'eau; un adulte prend une cuillerée à bonche de ce remède toutes les deux heures, suivant l'indication à remplir et le temps que laisse l'accès. Cette préparation ne le cède en rien au quinquina en substance, quand il s'agit d'attaquer des fièvres intermittentes ou des fièvres bilieuses

rémittentes, etc. etc., ce que l'on fait avec moins de dégoût pour le malade, qu'il n'est possible de le faire par le quinquina.

§. IV. *Préparations qui ne comptent que le produit de la fermentation du quinquina.*

C'est au savant Mutis que nous devons l'idée de recourir à la fermentation, pour extraire du quinquina des produits médicamenteux. Par ce moyen, il prépare les deux compositions qui vont m'occuper.

1.° *Biére de quinquina.* Alibert a fait faire de cette bière à Passy, d'après la méthode de Mutis; il assure qu'administrée à plusieurs convalescens longuement affaiblis par des fièvres intermittentes, il en a obtenu des effets salutaires.

2.° *Vinaigre de quinquina.* Quand la fermentation alcoolique pour faire la bière a fini, si l'on ajoute de l'eau et du sucre, le mélange passe à la fermentation acétique, et donne du vinaigre aussi utile dans les usages médicinaux, qu'il pourra l'être dans les usages économiques.

SECTION QUATRIÈME.

Emploi médicinal des quinquinas usités.

Après avoir exposé dans les sections précédentes tout ce qu'il m'a paru convenable de dire sur l'histoire physique du

quinquina, il importe de donner le précis de son histoire médicale. Toutefois ne chercherai-je qu'à rappeler les propriétés les plus marquantes de cette écorce : un long traité deviendrait nécessaire, si j'étais assez hardi pour entreprendre l'exposition des vertus sans nombre qui lui ont été attribuées, et pour chercher a détruire les reproches multipliés qui lui ont été faits.

Mais avant de parler de l'emploi du quinquina, il est convenable d'observer combien est grand le préjugé qui accorde une sorte de prééminence à une espèce sur les autres. Mutis remarque avec raison que la meilleure, la seule bonne, est celle qui est en rapport avec l'affection à combattre; et chaque espèce a ses cas réservés, puisque la nature ni les propriétés ne sont pas les mêmes dans toutes, ainsi que je vais tâcher de l'établir.

1.° *Quinquina brun*, ou gris *ou de L'oxa*. Cette espèce, sur laquelle Mutis ne s'est point expliqué, paraît être la meilleure comme fébrifuge, puisque Bonpland la dit la plus précieuse de toutes. Elle convient donc dans bien des cas.

2.° *Quinquina orangé*. Le principe aromatique qui domine dans cette espèce lui assure, selon Mutis, un empire particulier sur le système nerveux, ce qui la fait préférer comme le fébrifuge par excellence, dans les intermittentes essentielles, et dans certaines névroses périodiques.

3.° *Quinquina rouge*. Aux propriétés des autres espèces, celle-ci joint la faculté d'être éminemment astringente. Mutis prétend qu'elle porte son action sur le système musculaire,

ce qui la rend préférable dans les cas de scorbut, de fièvres adynamiques, ou putrides, de gangrène, et dans toutes les affections où la contractilité fibrillaire est profondément altérée.

4.° *Quinquina jaune.* L'amertume est le caractère distintif de cette espèce. Mutis, contre l'opinion des physiologistes, prétend que, par ce principe, elle exerce un pouvoir particulier sur les humeurs, arrête mieux qu'une autre la tendance à leur décomposition, et jouit quelquefois d'une vertu laxative.

5.° *Quinquina blanc.* Mutis, en accordant à cette dernière espèce une qualité savonneuse, prétend qu'elle dirige son action sur le système glanduleux et le système lymphatique ; de là son utilité dans les altérations particulières des membranes muqueuses. Comme elle est moins active que les autres espèces, on pourra l'administrer avec avantage dans les fièvres angioténiques ou inflammatoires, ainsi que dans toutes les exaltations des forces vitales, qui permettent l'emploi du quinquina.

C'en est assez pour établir combien il est peu médical d'accorder une égalité d'action aux diverses espèces de quinquinas dans toutes les circonstances. Confondons maintenant ces espèces, et recherchons les propriétés médicamenteuses que nous offre leur ensemble.

On ne peut pas méconnaître dans le quinquina quatre propriétés tranchantes : ce sont les propriétés fébrifuge, tonique, anti-septique et anti-spasmodique. Il était dans mes désirs de rapporter à chacune de ces propriétés les maladies dont le traitement pour le quinquina repose sur l'un ou l'autre de ces quatre effets ; mais le période de la maladie durant lequel

l'administration de ce médicament est nécessitée pouvant le rendre tantôt fébrifuge, tantôt tonique , tantôt anti-septique, et tantôt antispasmodique , j'exposerai les cas pathologiques où le quinquina convient, de manière à les rapprocher autant que possible de leurs analogues.

Avec la découverte du quinquina fut faite la découverte de sa qualité fébrifuge. Depuis cette époque mémorable tant de faits ont confirmé cette qualité qu'il serait ridicule de présenter aujourd'hui des observations pour constater une chose reconnue de tout le monde. Je ferai seulement remarquer qu'en accordant au quinquina un pouvoir spécifique contre les fièvres, l'on a outre-passé la vérité; car, dans quelques circonstances, cette écorce loin de guérir la fièvre contribue, au contraire, à la provoquer et à la rendre plus intense.

De plus, l'on sait que le quinquina n'est pas toujours nécessaire dans les fièvres intermittentes du Printemps, puisqu'elles guérissent d'elles-mêmes après le septième accès, ainsi que l'ont appris Hippocrate et Galien, et plus tard les modernes, qui, tous ont prouvé le danger qu'il y a de guérir trop vite les fièvres intermittentes légères, surtout dans certaines affections chroniques. Dans ces cas il ne faut donc par se hâter de donner le quinquina; et si les paroxismes se prolongent trop, il faut encore, avant d'en venir à ce remède, s'assurer si des accidens particuliers ne compliquent pas la fièvre; car l'annihilation de ceux-la, annihilera celle-ci. C'est ce qu'on voit arriver fréquemment dans les fièvres printannières qui réclament la saignée, un émétique, ou bien un purgatif. La fièvre dispa-

rait après l'administration de celui de ces moyens qui est nécessaire, et par l'usage des amers.

Cela n'est pas ainsi dans les intermittentes rebelles qui se manifestent en Automne. Celles-ci, entretenues par la saison humide, et bien souvent par un état de putridité des humeurs, réclament l'usage du quinquina d'une manière impérieuse. On le donne alors à la dose de deux ou trois gros, et plus, dans le temps de l'intermission ou de la rémission.

C'est surtout dans les fièvres intermittentes pernicieuses que le quinquina est réclamé d'une manière urgente. Ici la médecine ne saurait être assez grandement active; non pas pour user de remèdes préparatoires; ils conviennent rarement dans ces maladies, mais pour en venir de suite au quinquina, à ce médicament qui, dans les mains de Torti, de Werlhof, de Cleghorn et de tous nos habiles praticiens, a produit des effets tellement prodigieux et tellement assurés, qu'ils suffisent bien pour constater le pouvoir de la médecine, et la certitude presque mathématique de ses moyens, contre l'une des maladies dont la marche rapide est effrayante (1). J'aime à le redire, le quinquina étant celui de tous les remèdes qui enraye le mieux cette affection grave, l'on ne saurait le donner assez tôt. Il faut le faire prendre en substance, presque toujours seul, et avec le moins de véhicule possible. Pour qu'il agisse bien, il est convenable de le donner long-temps avant l'accès qui doit

---

(1) Alibert, traité des fièvres pernicieuses, ou ataxiques intermitentes; 3.e édition.

venir, durant l'intermission et la rémission. La dose est d'une once au moins, donnée en plusieurs prises, observant que la première doit être la moitié de la dose totale; car le quinquina agit d'autant plus efficacement qu'il est administré dans un plns court intervalle. La maladie ainsi combattue, il est encore nécessaire d'insister quelque temps sur l'usage du quinquina, afin d'éviter les rechutes des ataxiques intermittentes.

Les fièvres rémittentes, ce genre de maladies que le génie médical du savant Professeur Baumes (1). a si habilement éclairé, sont aussi de ces fièvres dans lesquelles l'emploi du quinqnina doit être subordonné aux circonstances particulières. L'on n'y a pas recours dans le début d'une rémittente gastrique pituiteuse : dans ce moment, il est plus salutaire d'évacuer les premières voies et d'éviter ainsi la dégénération funeste des matières qui s'y trouvent. Cette indication remplie, et la fièvre persistant avec son caractère de rémittence, il importe d'en venir au quinquina, surtout si le système nerveux est attaqué, ou si la dégénérescence humorale devient sensible; car de simple rémittente gastrique ou pituiteuse qu'était la maladie, elle deviendrait rémittente putride ou adynamique, et peut-être aussi rémittente maligne ou ataxique. Dans ce cas l'écorce du Pérou est le plus souvent d'un besoin impérieux. Il faut la donner sans délai, et à grande dose, sans laisser à la nature le soin d'opérer une crise presque toujours impossible; plus

---

(2) Traité du quinquina dans les fièvres rémittentes.

tard son administration resterait infructueuse : au contraire, elle deviendrait nuisible en aggravant les produits du mal.

L'on s'accorde assez généralement à bannir l'usage du quinquina dans les fièvres continuer inflammatoires. Cependant Medicus, Heverman etc. en ont préconisé les effets dans les cas où la méthode anti-phlogistique ayant été portée trop loin, l'exaltation vitale s'est trop affaiblie. L'on convient aussi communément de ne pas donner cette écorce dans les premiers temps des fièvres continues gastriques bilieuses ou pituiteuses. Ici encore la saburre ou quelques autres circonstances veulent que l'on diffère ; mais, ces circonstances n'existant plus, si la prostration des forces s'annonce, la langue devient noire, le délire commence ; si une réunion de symptômes fâcheux démontre la dégénération septique des humeurs, alors la maladie se change en continue adynamique ou ataxique. Dans ce dernier cas, surtout, le quinquina devient pressant; et comme le plus souvent le malade ne supporte guère cette écorce prise en substance, il faut recourir préférablement à l'infusé aqueux, si l'on craint que l'estomac rejette la poudre Quel secours plus énergique peut-on offrir dans une maladie si fâcheuse? Quel anti-septique plus vanté que le quinquina peut-on donner, pour arrêter la dégénération des humeurs, et pour relever les forces vitales accablées? Il est malheureux que l'effet n'en soit pas aussi constamment salutaire, qu'il l'est dans les intermittentes pernicieuses.

La peste, cette maladie cruelle, dont le nom rappelle un des plus grand fléaux qui attaquent l'homme ; la peste, dis-je,

par les symptômes qu'elle offre des ataxiques, demande l'emploi du quinquina dans son traitement curatif. Il sera très-utile, donné après les premiers périodes, comme corroborant; ses succès sont attestés par les observations qui ont été faites à l'armée d'Egypte.

La fièvre jaune dont les effets sont si funestes, exige aussi l'usage du quinquina. Ce n'est pourtant qu'après le période de l'irritation fébrile, lorsque l'estomac et le tube intestinal ne conservent plus de sensibilité marquée, qu'il faut se permettre de le donner, afin de ranimer les forces qui semblent vouloir s'éteindre.

L'on recourt souvent à la propriété tonique du quinquina dans les cas de variole de mauvais génie, afin de prévenir l'affaissement sinistre du tissu cellulaire, et s'opposer à la diathèse putride. Ce remède serait dangereux si l'inflammation autour des pustules était trop vive, et si elle s'étendait sur tout le système: mais, si déviant de sa marche bénigne, cette maladie se revêt d'un caractère de putridité, il faut se hâter d'en venir au quinquina.

L'on recourt aussi à cette propriété du quinquina dans les cas d'atonie, d'œdème, d'hydropisie, de diarrhée un peu opiniâtre, de dysenterie putride, d'ictère jaune, entretenu par un défaut de ton des organes sécréteurs de la bile; ainsi que pour arrêter des hémorragies par atonie, telles que l'hémoptysie, le flux immodéré des règles; on s'en sert dans les lochies, etc., et pour remédier à la faiblesse et à la langueur de l'estomac, et rendre aussi la digestion moins laborieuse.

La plupart des praticiens s'accordent à considérer le quinquina comme anti-spasmodique ; aussi est-il employé dans les cas qui demandent des remèdes de cette classe. Ainsi, l'on s'en est servi dans l'épilepsie, l'histéricie, l'hypocondrie, la manie, la coqueluche, les spasmes, les convulsions de l'estomac, etc. L'usage en a été singulièrement avantageux, lorsqu'il a été employé contre la débilité nerveuse, suite d'un excès dans la masturbation ou dans les plaisirs vénériens, alors que des pollutions nocturnes trop répétées annonçaient un prochain marasme.

L'on cite journellement les effets salutaires du quinquina, dans les maladies essentiellement nerveuses, surtout quand à l'affection profonde du système sensitif se joint le relâchement, l'inertie, l'atonie du système moteur. Dans ce cas, il faut, dès la moindre apparence de rémission, administrer le quinquina, de peur que le malade ne tombe dans une faiblesse irrémédiable, ainsi que l'observe Gilchrist.

Des névroses locales se font sentir parfois, et offrent des accès périodiques qui, comme l'a très-bien observé Médicus, rapprochent ces maladies des fièvres intermittentes. L'usage du quinquina les détruit sans peine, ainsi qu'il conste des faits rapportés par une foule d'auteurs.

Je ne dois pas oublier de mentionner la propriété anti-septique du quinquina, sur laquelle Pringle, Magbride, Percival, Saunders, Skéele, etc. ont fait tant de recherches. Elle est bien attestée par les bons effets de cette écorce dans les affections gangréneuses, surtout quand il y a affaissement des vais-

eaux de la partie et atonie générale. Alors le quinquina pris à l'intérieur et appliqué à l'extérieur, arrête le plus souvent les progrès d'un genre d'altération, qui est le triste résultat de la perte des forces vitales.

L'on invoque souvent l'emploi du quinquina dans la phthisie pulmonaire pour constater sa propriété anti-septique. J'observerai qu'il est peu de circonstances de cette maladie dans lesquelles on puisse hardiment administrer ce remède. S'il est parfois utile quand la suppuration est établie, quand la colliquation est maninifeste, etc. etc.; alors il est utile autant comme tonique que comme anti-septique; car dans cette période de la maladie, il n'est pas moins nécessaire de soutenir les forces que de s'opposer à la putridité.

C'est je crois dans ce sens qu'il faut juger les bons effets que des praticiens recommandables assurent avoir obtenu du quinquina dans le scorbut, les scrophules, le cancer et autres affections semblables, dont l'examen me rendrait trop prolixe.

SECTION CINQUIÈME.

Succédanés des quinquinas usités.

Quelque rapide que soit l'exposé que je viens de faire des vertus du quinquina, j'en ai dit assez, je crois, pour rappeler tout le prix de cette écorce salutaire. Il est douloureux que

nous ayons à regretter la perte très-prochaine de ce grand médicament. Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire de rechercher autour de nous les substances qui peuvent le remplacer. Il en existe, sans-doute, puisque nous n'avons pas toujours possédé le quinquina ; et néanmoins l'on guérissait les fièvres intermittentes. Les présens du Nouveau-monde nous ont trop porté à dédaigner les productions de l'ancien. C'est un abus condamnable ; car toutes choses égales d'ailleurs, on doit, autant que possible, préférer pour médicamens les substances qui croissent près de nous, et que l'on peut se procurer dans la plupart des circonstances.

Cette vérité sentie depuis long-temps a porté bien des praticiens à rechercher les succédanés du quinquina. Kniphot (1), après lui Coste et Willemet (2) ont fonrni des faits précieux en ce genre. Le gouvernement français appelle aujoud'hui l'attention des gens de l'art sur cet oblet. (3) Des sociétés académiques proposent des prix qui tendent à ce but important (4). Un Professeur de l'Ecole de Paris, Alphonse Leroi, annonce

---

(1) *Examen succedaneorum quorumdam corticis peruviani febrifugi ; Edfort*, 1747, in-4.°

(2) Essais botaniques, chimiques et pharmaceutiques sur quelques plantes indigènes substituées avec succès aux végétaux exotiques ; Nancy, 1779, *in*-8.°

(3) Moniteur du 14 Juillet 1808.

(4) Programme du prix de la société de médecine de Bordeaux, relatif à la substitution des médicamens indigènes aux exotiques.

avoir atteint ce but par une composition qu'il vient d'imaginer, à laquelle il donne le nom de *quinquina français* ; composition qui, selon lui, équivaut au meilleur quinquina rouge du Pérou, étant le même à l'analyse chimique, à l'odeur, à la saveur, à l'amertume et surtout dans ses nombreux effets (1).

Tant d'efforts réunis nous dédommageront, s'il est possible, du quinquina, en nous offrant une suite de substances propres à le remplacer dans tel et tel autre cas morbifique. La chimie pourra vivement éclairer les recherches du médecin en ce point, quand on aura déterminé le principe essentiellement médicamenteux dans le quinquina ; puisqu'alors cette science ira chercher le même principe dans d'autres corps, ainsi que l'observait Marabelli, quand il proposa, il y a long-temps, la confection d'un quinquina artificiel. Vauquelin (2) a démontré vraie cette proposition, en prouvant que les résultats de l'analyse démentent la quantité fébrifuge dans l'écorce de cérisier, dans la centaurée et dans le petit chêne ; l'assurent dans l'écorce du saule blanc, dans l'angustura et le tan ; rapprochent par les propriétés la noix de galle du quinquina jaune.

En attendant que de semblables travaux déterminent les vrais succédanés du quinquina, énumérons les substances qui ont été comprises dans cet ordre de médicamens. Ces substances ont différé selon la manière de concevoir la cause des

---

(1) Courier de l'Europe du 4 Juin 1808.

(2) Ann. de chim., Tom. LIX, pag. 142.

fièvres intermittentes, et selon le mode d'action que l'on a prêté au quinquina. Ce sont pourtant les toniques, les astringens, les amers, qui ont le plus été vantés. C'était d'ailleurs, parmi eux, que l'on allait chercher les fébrifuges avant la découverte du quinquina.

Ayant admis la condition essentielle de ne rechercher les succédanés du quinquina, que dans les substances que la nature nous offre à chaque pas sur notre sol, l'on pense bien que je ne proposerai point les écorces de cascarille, d'angustura, de quassia; non plus que les racines de contrayerva, de serpentaire de virginie, de colombo, d'aya-pana; ni le sophore, ni la gomme de kino, etc. etc. Quelque prononcée que soit la vertu fébrifuge de ces productions exotiques, elle ne peut les faire préférer aux écorces de marronnier d'Inde, de saule blanc, de chêne, de sumac, d'orme, de grenade, de hêtre, de tamarisc; elle ne peut pas mieux les faire préférer aux racines de gentiane, de chicorée, de tormentille, de bistorte, de benoîte; aux feuilles d'arnica, de véronique, d'absinthe, de chardon-béni, de trèfle d'eau, de laitue vireuse; aux fleurs de camomille; aux noix de galle et autres productions indigènes, desquelles l'on dit avoir obtenu des effets salutaires dans les fièvres intermittentes.

A cette longue liste de succédanés du quinquina, je dois ajouter d'autres substances préconisées, comme pouvant remplacer efficacement cette écorce : telles sont les préparations d'opium, le camphre, le phosphore, l'éther, les boissons spiritueuses, l'oxide de carbone, pour les cas de gangrène,

l'acide arsénieux, l'arséniate de potasse, le tartrite de potasse arsénié, quelques préparations antimoniales, plusieurs préparations ferrugineuses, le sulfate d'alumine et potasse, le muriate d'ammoniaque, le carbonate ammoniacal huileux, diverses eaux minérales acidules ou ferrugineuses, etc. etc.

C'est à l'expérience qu'il appartient de déterminer lesquels de ces succédanés méritent le plus notre confiance. Il est instant d'y recourir, afin de réserver le peu de quinquina qui nous reste, pour les cas où la vie du malade peut être compromise par tout autre fébrifuge. Et s'il restait démontré que nulle production indigène ne peut remplacer cette écorce exotique, toujours faudrait-il y recourir quand celle-ci manquera, car: *melius anceps adhibere remedium quam nullum*.

FIN.